

Je vais au plus vite interroger cet homme.

—Permettez ! fit M. de Bernac en arrêtant par la bride le cheval de son compagnon ; et vous l'interrogez, il ne vous répondra pas. Laissez-moi le faire ; je connais la manière.

—Faites, dites le prévôt ; je m'en rapporte entièrement à vous.

M. de Bernac revint alors vers maître Bernard, que quelques pas séparaient à peine des deux interlocuteurs ; mais ceux-ci avaient parlé à voix tellement basse que leur conversation n'avait certes pas pu être entendue.

—Bernard, commença le comte, tu vas répondre nettement, et sans hésiter, à mes questions.

—Oui, monseigneur.

—Depuis combien de temps habites-tu cette maison ?

—Depuis quatre jours.

—Où étais-tu auparavant ?

—J'habitais près d'Amiens, en Picardie.

—Quand as-tu quitté cette province ?

—Le 8 de ce mois, au matin, il y a cinq jours.

—Pour quelle cause as-tu abandonné ton pays, ta demeure, pour venir à Paris ?

—Pour une cause que vous connaissez bien, mon bon seigneur.

—N'importe ; parles comme si je l'ignorais, et raconte-la au gentilhomme qui t'accompagne.

—C'est bien simple, dit Bernard.

J'ai cinquante ans aujourd'hui. Durant les trente premières années de ma vie j'ai habité, vous le savez, les terres du comte de Bernac, mon seigneur et votre père, monsieur le comte ; si j'ai été respectueux vassal, jamais je n'aurais pu trouver meilleur maître...

Hélas ! vous vous en souvenez... Le malheur et la mort sont venus désoler votre maison...

Vous étiez bien jeune et un miracle vous a seul préservé...

Après la mort de monseigneur et de madame la comtesse, alors qu'on vous croyait également trépassé, monsieur le comte, les terres ont été régies par un intendant méchant et cruel...

On m'a accusé à tort de mauvaises actions... on m'a chassé. Je suis parti avec ma femme et mes enfants... et je me suis établi sur un domaine voisin, exerçant mon métier de laboureur.

Je travaillais sans me plaindre, nourrissant ma famille avec l'aide du bon Dieu, payant régulièrement mes redevances à mon nouveau seigneur et ma taille à mon roi.

Il y a un an encore j'avais près de moi ma femme et trois enfants, tous trois forts et vigoureux et commençant déjà à m'épargner la fatigue.

Le malheur et la maladie s'abattirent sur nous.

D'abord ce fut ma femme qui succomba, puis mes trois fils moururent successivement et je demeurai seul.

L'orage et la tempête détruisirent mes récoltes, et je fus ruiné.

Cependant il me fallut payer mes redevances, et le peu que je possédais encore une fois fut remis entre les mains de mon maître ; alors vint la taille du roi, mais je n'avais plus rien pour l'acquitter.

Le découragement s'était emparé de moi.

Mes pleurs et mes malheurs n'attendrirent pas les gens de la justice, qui me poursuivaient comme le chasseur poursuit le lièvre dans nos forêts.

On saisit mes effets, mes meubles et on vendit tout,

Le produit n'atteignait pas la moitié du chiffre de la taille. Alors on me menaça de la prison.

Il y a de cela six jours.

—Le 7 mars ? demanda le comte.

—Oui, répondit Bernard.

La nuit venue, j'étais seul et désespéré entre mes quatre murailles nues.

Le lendemain je devais être conduit en prison, je le savais et je n'avais aucun moyen d'éviter ce nouveau malheur qui me menaçait.

La pensée de me tuer me vint, et je remerciai la Providence qui allait me permettre ainsi de me soustraire aux maux qui m'accablaient.

Quatre heures du soir sonnaient et mes préparatifs étaient faits, préparatifs bien simples qui consistaient en un clou solidement planté à la muraille et en une bonne corde de chanvre, lorsque le galop d'un cheval retentit au dehors...

—Cela se passait donc la nuit du 7 au 8 ? interrompit encore le comte.

—Oui, monseigneur. Oh ! la date de cette nuit là ne sortira jamais de ma mémoire, je vous le jure !

Tout à coup on heurta violemment à ma porte.

Je crus d'abord que c'étaient les gens de la justice qui venaient me prendre.

Je n'osai ouvrir, lorsque la fermeture de la porte céda brusquement sous l'effort d'une main puissante et un homme entra dans ma demeure.

Cet homme avait un aspect étrange. Vêtu de velours noir des pieds à la tête, un long manteau rouge était attaché sur ses épaules.

—Vêtu de velours noir !... un manteau rouge ! s'écria le prévôt en se rapprochant vivement.

—Oui, mon gentilhomme, répondit Bernard. Je le vois noir... comme je vous vois à cette heure.

La tête était nue et de longs cheveux noirs épais tombaient sur ses épaules. Une barbe noire, longue, touffue, inculte, lui cachait une partie du visage, et je ne pouvais supporter l'éclat de ses regards ardents.

—Incroyable !... murmura le prévôt. Après ?

—L'étranger s'avança et jeta à mes pieds une bourse de cuir qui rendit en tombant un son argentin.

«—Voici deux cents livres, me dit-il, moitié plus qu'il ne te faut pour payer ta taille.

Ta maison a été cédée à un autre, tu n'as plus de demeure : prends ce morceau de parchemin, rends-toi à Paris, à l'adresse que t'indique cet écrit et tu trouveras un toit pour abriter ta misère.»

Puis, après m'avoir remis le morceau de parchemin que je pris machinalement, il tourna sur lui-même et ragagna la porte sur le seuil de laquelle se tenait, sans être attaché et sans avoir fait un mouvement, le cheval dont il venait de descendre.

—Et ce cheval, l'avez-vous remarqué ? demanda vivement le prévôt.

—Oui, mon gentilhomme, car ce cheval me parut lui-même fort remarquable. Il me parut de couleur rouge, avec la tête blanche, et si maigre, si chétif, qu'il paraissait ne pas pouvoir se soutenir ; et cependant, lorsque l'étranger s'élança en selle, il hennit fièrement et parut subitement s'animer d'une ardeur étrange.

Stupéfait, demi fou de joie, j'avais suivi le singulier personnage.